

lé, avec les périls de cette existence, les noms des courreurs de bois, des guides, et des pionniers canadiens restés légendaires dans le Far West. D'après lui, la colonisation de ces vastes espaces appartient à notre race, et un jour viendra où les fils de ces explorateurs audacieux occuperont les domaines que ceux-ci jalonnèrent il y a deux siècles.

Acceptons en l'augure.

En sa qualité de membre de la délégation de la Société St. Jean-Baptiste de Québec, M. H. Fabre égréna quelques-uns de ces spirituels paradoxes dont il est coutumier. "Si vous désirez, dit-il aux Canadiens des Etats-Unis, revoir le vrai Canada, pur, sans mélange, avec ses vieilles mœurs et ses antiques traditions, venez à Québec, car Montréal a presque une physionomie américaine."

M. Dansereau qui répondait à la santé de la presse, et cela à une heure où Démosthène en personne aurait eu peine à trouver un auditeur, avait pris son parti en brave, sûr du sort réservé à son éloquence. Les deux mains appuyées sur la table, la tête en avant, le visage impassible, il a esquissé à grands traits le rôle de la presse dans le progrès de la civilisation. Assuré qu'il était de voir le lendemain ses phrases s'envoler sur les ailes de cette presse dont il saluait la toute-puissance, il s'est contenté de réciter sur le ton d'une conversation ordinaire un magnifique article de fond. Un typographe de la *Minerve* disait en l'écoutant: M. Dansereau corrige ses épreuves!

A. ACHINTRE.

LES PUBLICATIONS DE LA ST. JEAN-BAPTISTE

La fête nationale a inspiré plusieurs écrits dont nous devons dire un mot.

M. Senécal a publié un joli petit volume intitulé *Souvenir de la St. Jean-Baptiste, 1874*, contenant une courte biographie de M. Ludger Duvernay, et des organisateurs de la fête, le sermon de l'abbé Deschamps, une liste des présidents de l'association depuis sa fondation, etc. La vente de ce livre a dû être facile; le prix est de 25 cts.

M. de Malijay a fait un volume de 200 pages (prix, 50 cts.) intitulé *St. Jean-Baptiste, l'Evangile et le Canada*. Cet ouvrage est intéressant à plus d'un titre. Nous en extrayons une pièce de vers dont l'auteur est un officier de cavalerie:

A CHEVAL.

Qui pourrait la dépeindre?—Elle était svelte et blonde,
Souriante et fière à la fois;
Grand air, franc regard, douce voix;
Elle exerçait le charme, en imposait les lois
D'une allure tranquille, ingénue et profonde.
C'était l'art incarné, le chef-d'œuvre vivant
Des salons, et jamais plus pure allégorie,
Plus radieux miroir, de l'Aristocratie
Ne sut mieux refléter portrait plus triomphant.
Chez elle, rien d'appris; princesse elle était née,
Princesse elle marchait la tête couronnée
Du diadème d'or de l'Admiration,
S'en faisant sans effort, sans affectation,
Une parure fleuronnée.

Oh! l'Admiration! quel piège! elle éblouit,
Elle berce, elle endort, elle applique sur l'âme,
De tendresses sans foi le perfide dictame
Et fait à la sagesse une profonde nuit.
Vrai sommeil de hadchich!—L'ennemi dans la place,
Comme un larron d'honneur pourtant s'est introduit;
Vous êtes sans défense, et c'est là son audace;
Il se glisse, il vous mord, il ricane et s'enfuit.
L'ennemi c'est l'Amour.—Mais, sous cette morsure,
Le cœur s'éveillant a bondi;
Secouant la torpeur qui l'avait engourdi,
Humilié du coup, il se dresse hardi,
Déiant le danger, reprenant son armure:
Sa fierté, sa foi, sa droiture,
Et s'écrie:—A nous deux, maudit!

Dalilas de boudoirs, Salomés d'Ambassades!
Vos ciseaux sont charmants; vous dansez à ravir;
Mais vous nous énervez; vous nous rendez maussades,
Car vous travestissez en Amour le Plaisir.
Marguerite aimait Faust; Clarisse, Lovelace;
Mais vous, vous nous feriez aimer la populace!
Au contact de votre air, on rêve de pouilleux,
De pauvres, de mesquins, de mendiants, de gueux;
— On pense à Benoit Labre.—Ah voilà les heureux!
—Aristocrate de la grâce,
C'est les beaux, c'est les rois, ce peuple en vérité!
—De ce peuple j'en suis, si la vertu d'un être
Peut se communiquer par le désir.—Le maître
Ne nous a-t-il pas dit qu'avec sa charité
Nous verrions son Royaume à nos yeux apparaître
Et semblables à lui nous pouvions devenir?
Mais il enseigne aussi que, pour y parvenir,
Il nous faut la bataille et des coups à fâir.
—"Je ne suis pas venu, dit-il, sur cette terre
Appoiter la paix, mais la guerre."
—Oh! que le Christ a donc raison!
Dans ces combats, où l'âme est du corps prisonnière,
Ce n'est que par le feu qu'on chasse le poison.

Feu sur l'Amour, enfants! Feu! Feu! Sus à la Faute!

Cet amour qu'on nous offre, ou plutôt qu'on nous cote,
Aujourd'hui; ce n'est plus l'ami qui cote à côté
Chemine à votre bras, les yeux à l'horizon,
Qu'il soit triste ou riant; ce n'est pas non plus l'hôte
Qui vous donne son pain, le toit de sa maison,
La Force à deux, le Ciel dans la Raison;
Ce n'est plus le défi mutuel de l'Honnête,

Et Pax in virtute Decor in turribus.

—L'ambition du cœur que ces temps nous ont faite
C'est fièvre d'agio, de cirque ou de rébus.
Le cœur! c'est un cheval, ombrageux, indocile,
Le Hasard idiot, l'Aventure imbécille,
La Rencontre, en un mot, ce Démon familier
Brutal et malfaisant de notre triste argile
Vous met le pied à l'étrier
Et vous dit:—"Va mon pauvre hère!"
—Eh bien, oui, nous irons.—L'Expérience amère
Rend plus fermes les reins, fait le poignet plus sûr,
La cuisse plus nerveuse;—Et bravant ta colère,
Je saurai t'enlever des quatre pieds de terre,
Pour te faire franchir fossé, douve et barrière....
Ou te casser la tête contre un mur.

L'Opinion Publique a fait distribuer gratuitement la chanson *Rallions-nous!* paroles de Benjamin Sulte, musique de C. M. Panneton. Nous avons publié la musique dans notre dernier numéro, mais l'espace nous ayant manqué pour les couplets, nous les insérons ici:

RALLIONS-NOUS!

I

Saint Jean-Baptiste! un peuple se rassemble
Pour appeler tes bienfaits sur son front.
L'enfant, la femme et le vieillard qui tremble
Suivent partout l'étendard du Patron!
Il est encor un peuple qui sait croire,
Qui sait aimer, chanter, se souvenir!

Des temps passés nous qui gardons mémoire,
Ne craignons point d'aborder l'avenir!

II

Quand les héros qui furent nos ancêtres
Partaient gaiement sur les flots en courroux
Et qu'ils laissaient aux mains de tristes maîtres
Le "vieux pays" que nous admirons tous,
Ils espéraient que la France et sa gloire
Un jour plus tard, ici viendraient fleurir.

Des temps passés nous qui gardons mémoire,
Avec leur foi marchons vers l'avenir!

III

Quel beau début! quel frais rayon d'aurore!
Qu'ils étaient grands ces jours trop tôt finis!
Après un siècle on sent vibrer encore
Au fond des cœurs des accents attendris.
Malgré le droit et malgré la victoire,
Nous avons vu nos palmes se flétrir.

Des temps passés nous qui gardons mémoire,
Aimons toujours à parler d'avenir!

IV

L'espoir s'en va quand le malheur nous blesse:
Ne va-t-il pas narguer jusqu'au péril
Le Canadien qui tristement délaisse
Son toit, son sol, ses amours.... pour l'exil!
Longtemps, mon Dieu, (épouvante illusoire)
Nous avons cru ne le voir revenir!

Des temps passés nous qui gardons mémoire,
Rallions-nous au cri de l'avenir!

V

Rallions-nous! qu'un même espoir nous guide,
Qu'un même amour fasse battre nos cœurs,
Et que l'esprit de parti—ce mot vide—
Tombe à jamais devant nos droits vainqueurs!
Allons reprendre aux pages de l'histoire
Le rang marqué pour nous appartenir.

Des temps passés nous qui gardons mémoire,
Unis et forts, songeons à l'avenir!

Nous avons déjà parlé du succès obtenu par les chants de M. J. Bte. Labelle au concert. Nous les citons, ainsi qu'un autre morceau par M. Elzéar Labelle:

CHANTS DÉDIÉS À NOS COMPATRIOTES DES ETATS-UNIS

GRAND CHŒUR.

PAROLES DE E. PRUD'HOMME.

Musique de J. B. Labelle.

O Canada, vois sur ces rives
Tes nobles fils, la joie au front,
Venir, innombrables convives,
De tous les points de l'horizon.
Vois s'élever les hallebardes
Dont l'or reluit au firmament;
Vois ces drapeaux et ces cocardes
Qui par milliers flottent au vent.

Le bruit prolongé des cymbales,
Des fanfares et des tambours
Comme le souffle des rafales
Vibre dans tous les alentours.
La voile qui sillonne l'onde
Se berce avec plus de fierté,
Et du canon la voix profonde
Tonne par-dessus la cité.

De maintes plages étrangères
On accourt revoir son beau ciel;
Regarde ce peuple de frères
Qui se rallie à ton appel.
C'est que sous ton regard magique
Il n'existe pas de proscrits;
C'est qu'un souffle patriotique
A remué tous les esprits.

Tout est joie, ivresse, harmonie!
Car ce jour qui brille sur nous,
C'est le grand jour de la patrie
Avec ses souvenirs si doux,
Avec ses devises altières
Et ses atages généreux

Que nous lisons sur nos bannières
Et qui nous viennent des aïeux.

Sur les pages de notre histoire
Inscrivons ce jour fortuné,
Puisqu'il reflète un peu de gloire,
Puisque le ciel nous l'a donné.
Comme des ombres éphémères
Passent les générations;
Mais gardons la foi de nos pères,
Et jamais nous ne périrons.

Alors, plein d'un noble courage,
Nous saurons défendre nos droits
Et mettre à l'abri du naufrage
Nos traditions et nos lois.
N'allons pas, quand l'orage gronde,
Aveuglément nous désunir,
Serrons nos rangs de par le monde
Et marchons tous vers l'avenir.

CANTATE

Douces brises de nos érables,
Voix imposantes de nos mers,
A nos chants ineffables,
En ce jour solennel, unissez vos concerts.

Où il nous est doux, ô tendres frères,
De recevoir vos cœurs sincères!
Il n'est plus de larmes amères
Quand coulent celles de l'amour.

La tristesse en retour,
Dans cette longue absence,
Redoublait la souffrance
Qui, par votre présence,
S'efface en ce grand jour.

Allons! de la Patrie
Que notre amour sacré
Nous unisse et nous lie
A ce sol bien-aimé!

Quand le fils, loin de sa mère,
Souffre auprès d'une étrangère,
Quel est son baume?—L'espoir,
Le bonheur de la revoir....

Tout ici: nos grands bois et nos plaines fleuries,
Nos fleuves et nos lacs chantent votre retour.

Ce ciel bleu, beau séjour!
Cette foi de vos pères,
L'Eglise où vos prières
Montaient vers le Seigneur,
Vous rendront le bonheur.

Oui, oui, c'est le retour, c'est l'union chérie
De tous vos cœurs à la Patrie.

UN MEMBRE DE LA S. J. B.

CHANT NATIONAL

AIR: Te souviens-tu, disait un Capitaine.

Nobles enfants d'une cause sacrée,
Vous qui vivez au rivage lointain,
En ce beau jour de la patrie aimée
De vos amis venez presser la main.
Sous les drapeaux que nos illustres pères
Avec fierté faisaient craindre jadis,
Que sur ce sol les races étrangères
Trouvent toujours les Canadiens unis! } bis.

Environnés par l'orgueil et la haine,
Notre avenir est sombre et menaçant.
Pour arrêter le flot qui nous entraîne,
Il faut lutter contre le conquérant,
A son envie opposant le courage,
De notre honneur faisons subir les lois;
Ne perdons pas le plus cher héritage } bis.
De nos aïeux, ces héros d'autrefois.

Revenez donc au sein de la patrie,
Apportez-nous le secours de vos bras!
Et que, bientôt, cette union bénie
Nous rende forts à l'heure des combats.
Toujours présents et fermes sur la place
Ou nous devons soutenir notre rang,
Ne laissons pas s'éteindre notre race,
Frères! montrons qu'il nous reste du sang! } bis.

E. LABELLE.

DISCOURS DE L'ABBE PRIMEAU

AU BANQUET DE LA SAINT JEAN-BAPTISTE

Le discours si remarquable de l'abbé Primeau au banquet de la St. Jean-Baptiste ayant été analysé d'une manière très imparfaite par les journaux, nous en publions aujourd'hui un compte-rendu exact et complet.

Monsieur le Président, Messieurs,

Malade depuis quinze jours, je n'espérais point participer au banquet national de la noble et chère famille canadienne. Venu à l'improviste, parce que j'ai été membre du comité d'organisation, vous voulez que j'improvise une réponse au toast dont vous venez d'honorer le clergé canadien. Canadiens de la Mère-Patrie, vous avez tant et si bien fait pour ramener vos frères de l'étranger au foyer domestique que je n'ai point le courage de vous rien refuser.—Cependant, je crains beaucoup que ma langue ne trébuche, que mes idées ne soient incohérentes, car mon cœur est vraiment enivré de bonheur. Hier matin quand la bande de musique canadienne de Worcester vint, sur le parc de notre ville, en face de "Notre-Dame-des-Canadiens," m'annoncer l'heure du départ, en jouant l'air national des Canadiens des Etats-Unis—"Un Canadien errant"—ému jusqu'aux larmes, j'eusse voulu prendre dans mes bras les 3000 Canadiens de ma paroisse et mes 7 à 800,000 compatriotes disséminés dans la grande république américaine et, entonnant "l'In exitu